

Le pays sans chemin

Il était une fois un homme qui a décidé de tout quitter, de faire sécession de l'humanité et pour commencer, puisqu'il faut commencer quelque part, de lui-même. Cela s'est fait sans tambour ni trompettes, presque à l'insu de l'homme. Sans doute cela se préparait-il depuis longtemps, comme le rhizome enfoui prépare pendant des lustres le surgissement de la plante hors du sol. Et puis soudain, voilà donc que c'est la percée, l'avènement de l'air libre et de la lumière. Et la fleur en devenir se tend alors vers le soleil au cœur de l'être, qui a toujours été là, souterrain avant d'éclore dans le ciel.

Pour l'homme, ce soleil a pris forme d'un sourire, un pauvre sourire qui quémandait un peu d'attention et d'argent. Il l'a rencontré un matin sur le chemin de son travail, tandis qu'il traînait son corps fatigué vers le lieu où, à la journée longue, il triturait des chiffres. Il n'aimait plus les chiffres. Il s'étonnait de les avoir aimé un jour, d'avoir joué avec eux comme un enfant curieux. Mais les chiffres l'avaient trahi : ils étaient passés du côté des choses sérieuses, des idoles modernes, tout dévoués à l'argent et au calcul aussi exact que possible des intérêts et de l'avoir. Et l'homme haïssait son travail. Il s'y rendait comme on va, contre la pitance quotidienne, mettre son âme en dépôt pour la journée chez un vieil usurier qui la tripote dans un coin avec ses mains avides. Il ressentait au profond le dégoût de l'âme violée et devait réfréner parfois des imaginations violentes dans lesquelles il se voyait arriver dans la réunion des managers avec un sac de sport qu'il ouvrait sans trembler, pour en sortir une arme automatique et, devant leur air étonné et un peu incrédule, leur dire :

- Coucou les amis ! Vous croyiez que les terroristes, c'est juste à la télé ?...

Et bang, bang, bang. Allez hop ! Une tralée de connards expédiés. Pas de souffrances inutiles : bang, bang bien placé pour achever les blessés. Il riait en dedans devant le regard bovin de son chef de service avant qu'il ne comprenne qu'il n'échapperait pas à l'abattoir. Et puis, bien sûr, ensuite il y aurait le rodéo avec la police qui ne manquerait pas d'arriver toutes sirènes hurlantes. Aucune chance qu'il ne se rende, il leur faudrait finir le boulot de façon sanglante. Il écrivait les gros titres dans les journaux : carnage à la banque, la mort au bout du bilan, etc. Rien à foutre.

C'était bien le problème : rien à foutre. Il marchait ce matin-là avec ses idées noires et les remugles de la nuit qui lui revenaient, encore ce cauchemar qui le hantait régulièrement : le sentiment de vivre dans un asile de fous, d'être un fou parmi les fous. Il pensait à ce que lui avait dit sa femme la veille, qui voulait changer de voiture parce que la leur était un peu démodée, d'un modèle qui faisait has been désormais dans les yeux de ses amies. Le mois dernier, c'était la télé qu'il ne regardait jamais qu'il avait fallu changer pour avoir un grand écran plat comme au cinéma. Il détestait le cinéma et toutes les distractions que le monde peut inventer car il voyait là une façon de se détourner de la réalité de la vie.

Chienne de vie, quand elle vous mord...

Il luttait avec l'idée de la mort. Elle lui clignait de l'œil comme une vieille pute qui n'a plus rien à vendre mais qui essaye encore. C'était une solution trop facile. Longtemps, il s'était dit que ce

serait leur concéder la victoire. Et puis il ne voyait plus à qui il concèderait quoi que ce soit car finalement, tous les connards du monde et lui-même étaient bien dans un même bateau. La seule différence était qu'ils ne le savaient peut-être pas, qu'ils se racontaient encore une histoire à leur propre gloire tandis qu'ils trimaient comme des esclaves pour faire tourner le monde. C'était des héros. Dans le fond, rien que des tocards mais les héros de leur propre film. Lui n'était plus le héros de personne.

À une autre époque, il s'était pris à rêver qu'ils se réveillent tous ensemble, qu'ils ouvrent les yeux et réalisent de concert l'inanité de toutes les constructions mentales dans lesquelles ils s'étaient enfermés. Il ne resterait pas grand-chose, se disait-il alors avec un ricanement heureux : les présidents et toutes les institutions, balayées d'un grand revers de main. Les banques, fermées et l'argent, rien que du papier ou des chiffres sans valeur. Plus personne pour produire quoi que ce soit. Plus rien. Mais il savait que c'était un rêve, et même que ce rêve ne tenait pas debout : il faut de tout pour faire un monde, même des imbéciles qui s'y croient. C'est à ça que sert l'illusion mentale, à faire tourner le monde.

Il avait donc écarté encore une fois l'idée du suicide et tout espoir de voir la situation changer quand le miracle est arrivé. Il se tenait au coin d'une rue, le miracle, et il a pris la forme d'une fille qui suppliait les passants du regard. Elle avait l'air un peu hagard de celle qui a passé la nuit dehors à chercher un abri, une oasis dans son propre désert. Elle était jeune, avec des traits qui évoquaient l'Asie lointaine qu'aurait aimée l'Europe du Nord. Elle était mal fagotée, un peu émaciée et elle tendait la main avec un air désespéré. Mais ce sont ses yeux qui ont retenu l'attention de l'homme. Il y avait de l'eau dans ces yeux bruns. Tout un océan. Il était encore à une dizaine de mètres quand les yeux de la fille avaient accroché les siens, et ils ne se sont pas quittés tandis qu'il faisait sans y penser les pas rapides qui l'amenaient à elle. Comme tiré par l'hameçon de ces yeux.

Il aurait pu encore se détourner, faire comme le commun des mortels qui passaient dans cette rue ce matin-là, c'est-à-dire tout au plus hausser un peu les épaules ou regarder par terre avec une moue désapprobatrice et passer son chemin, vite, vite, pressé d'éviter de se rencontrer dans ces yeux là. Mais l'homme s'était arrêté. Il avait fouillé dans ses poches pour trouver une pièce. Il aurait pu lui donner cette pièce sans un mot et continuer sa route avec une bonne conscience apaisée à promener, comme un chien qu'on tient en laisse et qui lève parfois la patte. Mais non, il a fallu qu'il lui parle, qu'il l'interroge :

- Qu'est-ce que tu fais là ?

Le tu qui tue est sorti spontanément. Sur le moment, il s'est dit que c'était parce qu'elle aurait pu être sa fille, qu'elle lui était presque familière. Mais plus tard, il avait pris conscience qu'en fait, il avait ressenti un sentiment de complicité immédiat avec elle et sa détresse. Elle lui a répondu avec un air de défi, ses yeux soudain brûlants plantés dans les siens :

- Je ramasse de l'argent pour me payer ma dose.

Il a été surpris. Pas tant qu'elle se drogue que le fait qu'elle le lui dise aussi directement. Il a ressenti du respect, marqué un pas de recul en dedans avant de poursuivre sur un ton adouci :

- Qu'est-ce que tu prends ?

Elle n'a pas hésité :

- De l'héro.

Le regard de la fille fouillait en lui, commençait à faire l'inventaire de ses tripes et de ce qui restait de son âme au profond, tout de même bien accrochée à ce corps. Il a tenté de se dégager en lui mettant dans la main la pièce qu'il avait trouvé au fond de sa poche. Et là, elle l'a surpris en se mettant soudainement à genoux sur le trottoir, en pleurant presque :

- J'ai besoin de 20\$ pour me faire un shoot. S'il-vous-plaît. Je n'en peux plus, ça fait des heures... et ça brûle en dedans.

Des larmes sont venues aux yeux de l'homme tandis que quelque chose se tordait en lui, comme un cœur qui serait passé soudain par un programme d'essorage accéléré, et il a eu le souffle momentanément coupé. Toutes sortes d'idées lui sont passées par la tête, à commencer par celles qui lui soufflaient que c'était une arnaque, mais il les a écarté rapidement : quelle arnaque ? Ah, c'était ça, l'eau dans ses yeux. L'eau du manque. L'effroyable manque qui dévore de l'intérieur. Il s'est senti tout proche d'elle. Et sa main s'est portée toute seule à son portefeuille. Mais avant qu'elle ne le saisisse, il a dit :

- Relève-toi.

Elle a relevé la tête qu'elle avait baissée pour regarder ses pieds, et encore une fois, ses yeux à elle ont accroché les siens. Cette fois, il y avait quelque chose d'interrogatif dans son regard, comme si elle ne s'attendait pas à ça. Il a répété :

- Relève-toi.

Elle a semblé hésiter. Il a dit dans un murmure, tout doucement, comme s'il voulait que personne des quidam qui passaient dans la rue ne l'entende :

- Je vais te donner tes 20\$, mais à une seule condition : que tu te relèves et que tu me promettes de te tenir debout, de ne plus jamais te mettre à genoux devant personne...

Elle a hoché la tête, puis elle s'est relevée. Elle s'est tenue toute droite devant lui en le regardant avec un sourire naissant sur les lèvres. Il a sorti son portefeuille et il lui a tendu 20\$. Elle a pris le billet avec un geste lent. Ses doigts ont effleuré sa main, et il en a ressenti comme un choc électrique qui l'a traversé. Elle a dit simplement, avec un sourire qui éclairait maintenant son visage fatigué :

- Merci.

Il n'a pas su quoi dire, quoi répondre. De rien – quelle idiotie, le langage : non pas « de rien » car il lui avait bien donné quelque chose et ce n'était pas rien. Ça fait plaisir ? Non, ce qui lui aurait fait plaisir, c'était de la revoir, de ne pas la perdre de vue comme cela allait immanquablement arriver maintenant qu'elle avait ce qu'elle voulait. Bienvenue, *you are welcome*, oui bien sûr c'est cela, tu es la bienvenue, toi, maintenant que tu es entrée dans mon cœur par effraction et que tu t'y installes à demeure. Fais comme chez toi, surtout. Ne te

dérange pas pour moi. Il en était là de ses réflexions quand les mots qui ont franchi ses lèvres l'ont surpris autant qu'elle :

- Merci.

Merci de me tirer de mon indifférence mortifère. Merci de me réveiller. Merci de me donner l'occasion de donner quelque chose à quelqu'un. Merci de m'émouvoir. Merci de me refléter ainsi comme le lac immobile reflète la lune dansante. Merci. C'était la seule façon de nommer ce qu'il ressentait. Un pur élan de gratitude qui soudain la dépassait tout en l'enveloppant, et rejoignait tout ce qui les entourait. Merci. Alors elle lui a dit ces mots qui allaient le hanter tout le jour :

- Si tu veux me revoir, je suis tous les soirs au Hard Rock café sur Davidland...

Et puis elle lui a fait un petit signe de la main avant de se détourner et de partir presque en courant. Il l'a suivie du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse en tournant dans une rue adjacente. Et puis il est resté seul avec le vide qu'elle venait d'ouvrir en lui, ou plutôt qu'elle venait de découvrir comme on tire une couverture pour exposer ce qu'elle recouvrait. Et dès lors, il est tombé dans ce vide et il est entré en errance. Il n'a pour ainsi dire presque plus rien décidé de sa vie car il n'y avait plus personne pour décider quoi que ce soit : la vie a commencé à décider pour lui. Elle a décidé tout d'abord qu'il n'irait pas au travail ce jour-là ni, en fait, aucun autre jour. Elle a décidé qu'il allait marcher tout le jour lentement dans les rues de la ville en prenant le temps de respirer et d'observer tout ce qui se passait autour de lui. Il y avait tant à voir.

Chaque personne était un monde refermé sur lui-même, marchant somnambule dans les rues, courant vers son destin. Et puis il y avait la vie vibrante toute entière chez les petits enfants, dans les plantes et les animaux aussi. En contraste de la vie, il y avait la mort étouffante du béton, de l'asphalte gris qui semblait empêcher la terre de respirer. Cette lutte entre la vie et la mort, il la voyait aussi chez les enfants plus grands, chez qui le couvercle de l'éducation commençait à étrangler la nature. Ce jour-là, il s'est souvenu qu'il faisait partie depuis toujours de la nature et que c'était la seule vérité à laquelle il pouvait se fier. Il faisait partie de l'univers avec ses myriades d'étoiles et de grains de sable. Il n'était qu'un grain de sable parmi les autres et il n'avait aucune autre obligation que d'être fidèle à sa nature de grain de sable. La nature de Bouddha, s'est-il dit à un moment en riant avant de repousser même cette idée qui lui venait des livres qu'il avait tant aimés. La nature tout court, le saint corps de Dieu...

Quand la nuit est tombée, il lui a fallu prendre une décision. La liberté, c'est à la fois une grâce et une décision. Il avait reçu son coup de grâce dans les yeux de cette fille, elle l'avait mis à genoux. Mais prendrait-il la décision consciente de sa liberté ? Ce n'est pas facile, la liberté, quand ce n'est pas une marque de yaourt ou un slogan politicien. Il faut sortir de tout ce qu'on connaît pour être libre, de tout ce que l'on croyait être, du petit enclos dans lequel on se définissait et on enfermait sa vie. On est un con, se dit-il en s'écoutant penser. Et moi, je, qu'est-ce que je fais maintenant ?

Comme dans les contes de fées où le héros, qui n'en est pas un parce que c'est le plus débile des fils du roi et qu'il ne prémédite rien, ne sait pas où il va et laisse la bride sur le cou de son cheval pour que ce dernier décide de la suite du voyage, il a laissé ses pieds décider d'où il

irait ce soir-là. Et il n'a pas été surpris de reconnaître les lumières clinquantes de la rue Davidland avec ses bars et ses sex-shops, ses filles qui arpentent le trottoir, et finalement le Hard-Rock café. Comme par hasard, il y jouait un de ses morceaux préférés, le *Paint it black* des Rolling Stones, cet hymne à la profondeur obscure de l'existence qui tient de la cantate de Bach pour notre modernité. S'il y a un Dieu, il chante comme Mick Jagger bien sûr : oh oui, *Running with the Devil...*

Elle était là, bien sûr, et elle lui a fait un petit signe de tête tandis qu'il s'installait à une table. Elle était avec un groupe de jeunes qui l'ont dévisagé avec curiosité avant de rire entre eux. Il n'en avait rien à foutre. Ils avaient bien le droit de rire. Lui aussi aurait ri s'il s'était vu avec leurs yeux, il en était sûr et certain : que vient faire un type avec les tempes grisonnantes en costume d'employé de banque dans un café à la nuit tombée ? Pourquoi vient-il retrouver la fille qu'il a croisé le matin ? Il doit avoir du fric à se faire essorer. Quelle rigolade ! C'est ainsi que le monde tourne depuis toujours, et il emmerde la morale, le monde. Et en effet, elle l'a rejoint après un moment et elle n'y est pas allée par quatre chemins quand elle s'est assise en face de lui :

- On va où ?

Non, ce n'était pas une invitation à aller à la pêche ou même à aller souper en ville. Ses yeux étaient plantés dans les siens, et il y lisait un mélange de douceur et de colère, un feu avec lequel il avait envie de danser. Il s'est montré évasif :

- Je ne sais pas. Tu connais un endroit ?

C'était une façon de lui dire : je n'ai jamais fait ça. Je n'ai pas l'habitude de lever les filles comme ça dans la rue et de les emmener à l'hôtel pour profiter de la générosité de leur corps. Je ne sais pas où j'en suis, je m'en remets à toi pour me guider dans le labyrinthe de ma vie. Alors elle l'a regardé avec un sourire et elle s'est levée avec un petit signe de tête qui disait : viens avec moi. Il s'est levé à son tour et il l'a suivie après avoir payé sa consommation sans attendre que le serveur lui retourne sa monnaie. Ça lui ferait un gros pourboire, au serveur; il fallait bien que tout le monde en profite un peu, de la grâce qui lui tombait dessus. Dans la rue, elle lui a pris la main et lui a dit gentiment :

- Ne t'inquiètes pas, je t'emmène...

Il ne s'inquiétait pas. Il ne voyait pas bien ce qui pourrait lui arriver d'inquiétant. Au pire, il se ferait dépouiller de tout ce qu'il avait sur lui, de son argent et de ses cartes de crédit ainsi que de son permis de conduire et de quelques autres papiers encombrants qui prétendaient définir son identité. Mais il avait perdu son identité, alors les signes extérieurs pouvaient s'envoler, cela ne lui ferait ni chaud ni froid. Mieux, il s'en sentirait sans doute allégé. Il n'a rien dit, s'est laissé emmener en silence.

Ils sont arrivés à un petit hôtel. Elle y avait sans doute ses habitudes, le tenancier l'a saluée d'un air entendu avant de leur donner une chambre. Ils sont montés à l'étage, et elle a ouvert la porte dans un geste qui ne dénotait aucune hésitation. La chambre était propre, avec un papier peint à fleurs qui lui donnait un air de printemps figé dans le temps. Elle a refermé la porte derrière lui et lui a désigné le lit en disant :

- Mets-toi à l'aise. Moi, faut que je me fasse un fix...

Alors il a enlevé sa veste et ses chaussures, et s'est allongé sur le lit puis il l'a observée. Elle a tiré tout un attirail de son petit sac à dos. Elle lui a demandé de l'aider à serrer un garrot sur son bras. Puis elle a mélangé une poudre brune avec du jus de citron et de l'eau dans une cuillère qu'elle a fait chauffer avec un briquet avant d'aspirer ce liquide dans une seringue. Enfin, elle s'est injecté le mélange. Quand elle a desserré le garrot, elle a semblé s'envoler. Bien sûr, s'est-il dit, c'est le moment où la drogue se répand dans tout le corps, parvient au cerveau. Toutes les lumière s'allument. Cela lui a rappelé l'époque où il fumait joint sur joint pour supporter de vivre dans ce monde. Il n'avait rien contre la drogue.

Rien pour non plus, mais la drogue, se disait-il, c'est moins nocif pour l'esprit que la télé ou les discours de politiciens. Au moins, la drogue joue-t-elle franc jeu, elle : elle ne promet rien mais elle vous amène tout de suite au paradis avec les petits oiseaux qui pépient en dedans, et puis elle vous ramène inexorablement à vous-même, à votre misère sans cache-sexe, sans lendemain qui chante. À chaque fois que vous lui cédez, à la drogue, elle vous sert la même leçon : « quoi, tu en veux encore ? Tu continues à croire que tu vas pouvoir échapper à ta propre merde ? Vas-y, remets cent balles... et tu vas faire un pas de plus vers l'inéluctable, ta propre mort qui te regarde dans le blanc des yeux. » La drogue est un grand maître pour qui ne saurait avoir d'autre maître que soi-même. Il en savait quelque chose, il n'apprenait pas vite...

Elle a semblé être ailleurs pendant quelques minutes et puis elle s'est tournée vers lui. Elle souriait. Elle a murmuré :

- Tu es gentil. Tu n'es pas comme les autres...

Il n'a rien dit. Il ne voulait pas savoir qui étaient les autres ni comment ils étaient. Il imaginait. Il a hoché la tête. Elle a commencé à se déshabiller en enlevant son teeshirt puis en défaisant son soutien-gorge, laissant apparaître de jeunes seins encore fermes et heureux de vivre. Il a défait le nœud de sa cravate, qu'il avait complètement oubliée, et l'a jetée au sol. Elle est venue sur lui et elle a commencé à déboutonner sa chemise tandis qu'il caressait avec une douceur émerveillée ses seins. Puis elle est descendue et a défait sa ceinture de pantalon avant d'en extraire son sexe et de jouer avec ce dernier. Il se laissait faire passivement, comme s'il était spectateur de sa propre vie.

Ils se sont bientôt retrouvés nus et il a semblé alors se réveiller. Il l'a renversé sur le lit pour parcourir tout son corps avec sa bouche brûlante, s'attardant sur son ventre, dans son cou, sur ses seins. Elle était sa terre promise, il l'entrevoyait enfin. Juste avant de la pénétrer, il a eu une pensée pour Lao-Tseu dont la légende veut qu'il soit partie dans la montagne avec une prostituée pour accomplir son rite d'immortalité. Il comprenait de quoi il s'agissait. C'était évident. Ils ont fait l'amour longuement, et quand il a joui, sa décision était prise. Il ne reviendrait plus jamais en arrière. Il venait de franchir un seuil.

Quand elle s'est relevée et qu'elle a commencé à se rhabiller, il lui a demandé de lui donner sa veste qu'il avait posée sur le dossier d'une chaise. Il a alors pris son portefeuille et en a sorti tout l'argent qu'il contenait, peut-être 400\$. Il les lui a tendu. Elle a eu un geste de recul,

comme si elle percevait la gravité implicite du geste qu'il était en train de poser. Elle a fait une moue qui disait que c'était trop, alors il a dit :

- Tu n'as pas idée de ce que tu m'as donné. Cela n'a pas de prix...

Elle n'a pas bougé, l'interrogeant du regard. Il a ajouté :

- Là où je vais, je n'en ai pas besoin.

Elle lui a rétorqué :

- Tu ne vas pas faire de connerie, au moins ?

Cela l'a touché qu'elle se soucie de lui. Il a souri en désignant de la tête sa seringue, sa cuillère et son garrot encore posés sur la table de nuit :

- Pas plus que toi...

Elle s'est renfrognée. Il a avancé la main avec les billets, et elle a finalement accepté de les prendre du bout des doigts. Alors il a dit :

- Va, va !... Tes amis t'attendent...

Elle s'est rhabillée précipitamment, a ramassé ses affaires et est partie. Au moment de refermer la porte, elle s'est arrêtée et l'a regardé un moment. Il lui a souri. Elle a esquissé un baiser du bout des lèvres puis s'est enfuie. Il est resté allongé sur le lit les yeux ouverts toute la nuit. Vers le petit matin, il s'est endormi et il a fait encore le même rêve. C'était toujours la même histoire, dans laquelle il constatait qu'il était dans un asile de fous, et que, contrairement à ce qu'il croyait, il n'avait jamais quitté le pays où il était né. Il reconnaissait les arbres à leur frondaison qu'il entrevoyait au travers d'une petite lucarne. Il était saisi soudain par l'évidence : il avait rêvé son émigration, son départ dans une nouvelle vie. Derrière une vitre, il y avait sa femme et sa fille encore petite qui se désolaient en larmes de le voir là, assis sur une chaise dans une pièce vide...

Mais cette fois, il y avait une porte ouverte dans le mur au fond de la pièce, et au-delà de la porte, il semblait y avoir un jardin éclairé par une lumière printanière. Alors il s'était levé et avait fait un petit signe de la main à sa femme et sa fille qui le regardaient, stupéfaites, et il s'était dirigé d'un pas décidé vers la porte ouverte. Sur le seuil, il s'était retourné un instant et son regard avait croisé celui de sa fille, maintenant adulte et qui le scrutait avec intensité. Il avait posé ses doigts sur ses lèvres et les avait embrassés avant de lui envoyer ce bisou en murmurant :

- Il vaut mieux mourir tant qu'on est bien vivant, ma chérie...

Ses yeux s'étaient emplis de larmes comme il faisait face à nouveau au jardin. Sa fille était tout ce qu'il chérissait dans ce monde, et l'amour qu'elle lui donnait à vivre était la seule chose qui avait justifié qu'il accepte jour après jour d'aller prostituer son âme à la banque. Mais voilà, elle était grande désormais et elle avait sa vie à vivre, sa vie à elle. Son amour l'accompagnerait où qu'elle aille, mais lui, il se devait maintenant de vraiment vivre sa nouvelle vie, la vie qu'il avait rêvé de vivre. Au-delà du jardin, il y avait une forêt et il semblait n'y avoir

aucune trace de civilisation. C'était une terre sauvage qui lui tendait les bras. S'il y avait des humains là, ils seraient aussi sauvages que cette terre, et que lui se découvrirait être finalement. Il pensa à elle. Qui elle ? Il ne savait pas bien. Il avait un vague souvenir d'un visage rêvé avec de grands yeux bruns et un sourire qui l'éclairait, et l'idée que peut-être, il la retrouverait là, dans cette vie rendue à sa nature première.

Tout à coup, un tumulte derrière lui indiqua qu'on allait tenter de le retenir, qu'on arrivait pour le saisir, alors il avait avancé d'un pas décidé. Il avait franchi la porte sans même prendre la peine de la refermer derrière lui. Il savait que personne d'autre que lui ne voyait la porte, qu'aux yeux de tous les autres il disparaissait simplement dans le mur blanc. Et en effet, quand il s'était retourné, il n'avait vu que le ciel bleu et les arbres, immenses...

On n'a retrouvé de lui que sa cravate, jetée négligemment sur le sol de la chambre d'hôtel. Il était parti. Nul ne sait où il est allé, pas même lui. La liberté est un pays sans chemin.

Jean Gagliardi, 19 mai 2017